

Une initiation chamanique

L'aventure ambiguë d'un chaman amérindien et de ses apprentis en Afrique

Marie-Joséphine Grojean

Extrait

Chapitre 1

L'atterrissage était imminent, quand soudain l'avion amorça un long virage et reprit de la hauteur ; le pilote annonça sans autres détails que la tour de contrôle mettait le vol en attente. Inquiets, les passagers se penchèrent vers les hublots. En bas, dans la cour des maisons, les feux avaient été allumés pour le repas du soir, et de partout montaient des colonnes de fumées qui se dissipaient aussitôt. Au milieu des habitations tapies sur la terre, un grand ruban d'argent miroitait : " Tu vois ce fleuve, dit quelqu'un, c'est la Volta blanche. »

Au passage de l'avion qui tournait en rase-mottes au-dessus de la ville, les habitants levaient la tête, mais le fracas des moteurs ne dérangeait pas les occupations des femmes, ni les jeux des enfants, ni l'attente des hommes assis autour du feu. Les louches continuaient de tourner dans les marmites, les rires des jeunes filles d'aller vers les garçons, la fatigue de la journée de chercher à s'apaiser, quoi qu'il arrive.

L'appareil finit par se poser. Par les hublots, on voyait des étendues sans limites, sans barrières, sans habitations, rien qu'une terre rouge, agacée de chaleur et d'épineux ; une terre aux arbres rares, aux buissons rabougris et féroces. Quelqu'un évoqua la récente révolution, le nouveau Président au pouvoir... Une question fusa : cela avait-il altéré la tranquillité des villages, la gaieté des habitants qui, eux, n'avaient rien demandé à personne ? On répondit que tout était désormais normalisé ; certes le couvre-feu était maintenu, mais les tirs dans les rues étaient devenus rares. Au cours des inévitables épurations qui accompagnent ce genre de bouleversement, le pouvoir traditionnel local avait été transféré aux Comités de Défense de la Révolution, et toute la jeunesse participait avec enthousiasme à un renouveau qui devait être exemplaire. Le nom du pays avait même été changé : la Haute-Volta était devenue le Burkina Faso, "le pays des hommes intègres". Le Président était jeune, intelligent, séduisant, il invitait volontiers les étrangers à venir constater les changements opérés. Il n'y avait donc aucune raison de s'inquiéter comme il n'y avait eu aucune raison de reporter un voyage prévu et organisé depuis longtemps.

Au sortir de l'avion, il y eut le choc de la moiteur, des odeurs, du crépuscule. En descendant la passerelle, il y eut cette impression d'un air trop chauffé. L'Europe et ses froideurs traînent encore dans les têtes ; dans peu de temps, ce souvenir sera balayé par des sensations nouvelles. Encore quelques instants, et le centre du monde basculera de Paris à Ouagadougou, de l'Europe à l'Afrique, du monde riche et moderne au monde pauvre et traditionnel, un monde qu'il faudra apprendre et apprivoiser, « surtout il faudra te laisser apprivoiser par lui, avait dit Elie avant le départ. En Afrique, ce n'est pas comme chez vous ; ici, tu n'es plus maître du temps ou de l'espace. En Afrique, tu laisses les choses être ce qu'elles sont, aller à leur rythme, et toi, tu te coules dans ce qui arrive, sans juger, ni comparer. Tu te laisses apprivoiser par ce qui se passe, tu comprends ? » Evidemment, j'avais dit que comprenais ; tous, on avait dit qu'on comprenait.

J'étais déjà allée en Afrique, au Kenya, au Sénégal, au Mali, jamais au Burkina Faso, et jamais dans ces conditions. Je ne me rendais pas compte combien ce voyage allait être différent des autres. Je ne partais pas pour un reportage où j'organisais les choses à ma guise en vue d'un résultat précis ; j'allais rejoindre un groupe d'une vingtaine de personnes de différentes nationalités qui suivaient, les uns en France, les autres aux Etats-Unis, les enseignements de Swiftdeer, un chaman amérindien, métis Cherokee-Irlandais.